

## Prologue

Maria Alejandra rentre de l'école quand elle voit un homme habillé en garde civil sortir furtivement de la maison aux murs carbonisés qui abritait la boulangerie de monsieur Merello avant les bombardements d'artillerie. L'homme regarde à droite et à gauche, traverse rapidement la rue, comme s'il avait peur de quelque chose, et s'engage dans la calle Amor de Dios. Étonnée, Maria Alejandra le suit des yeux. L'homme porte un uniforme d'officier, or les officiers de la Guardia n'ont plus peur à présent.

Maria Alejandra hésite un instant, se demande si elle ne va pas prendre un autre chemin, mais ses livres sont lourds, et ce n'est pas parce qu'un homme se conduit bizarrement qu'elle va rallonger son trajet. Elle s'engage à son tour dans la calle Amor de Dios. Elle longe un autre bâtiment éventré quand elle entend des coups de feu. À ses oreilles entraînées, les coups semblent provenir d'un pistolet, et non d'une mitrailleuse ; d'ailleurs sa mère lui a dit que les pilonnages d'artillerie ont cessé. Cependant, pour avoir passé la moitié de ses sept années d'existence en temps de guerre, Alejandra sait qu'il vaut mieux ne pas prendre de risques. Aussi, bien que fâchée à l'idée d'abîmer ses vêtements de classe, elle lâche son cartable et plonge à terre, en se couvrant la tête de ses bras.

Silence. Avec précaution, Alejandra relève la tête, et, toujours par habitude, regarde vers le ciel. C'est plus fort qu'elle, même si on lui a appris que les avions allemands ne survolent pas cette partie de la ville après quatre heures de l'après-midi, même s'il n'y a eu aucun bombardement depuis quelques jours. Elle a toujours eu peur des avions. Les grandes personnes aussi, d'ailleurs. Elle se redresse, ramasse ses livres qui se sont éparpillés. Quelqu'un arrive, de la direction opposée. Franchissant le seuil de l'immeuble démoli, Alejandra se tapit derrière le seul mur encore vaillant. Elle entend des pas, voit à nouveau passer des jambes en uniforme de garde. Ces jambes-là ne se pressent pas. L'homme fredonne une chanson.

Alejandra attend que le bruit des pas se soit éloigné. Elle n'aime pas les gardes civils. Pour son oncle, ce sont des traîtres. Sa mère lui a dit qu'il y en a quelques-uns de bons, qui se battent pour le peuple, mais que la plupart soutiennent les rebelles qui attaquent la république. Les bons ont sans doute tous été arrêtés, comme le père de son amie Candela. Ou bien on les a emmenés faire une promenade. Alejandra ne sait pas très bien ce que cela signifie, mais elle a entendu les grandes personnes dire en riant qu'un jour les généraux fascistes qui ont déclenché la rébellion allaient « faire une promenade ». Et Maricarmen, une élève du cours moyen, a manqué l'école pendant une semaine après que son grand-père, qui vivait en dehors de Madrid, dans une région tombée aux mains des rebelles six mois auparavant, est parti faire une promenade. À son retour en classe, Maricarmen était en noir. On avait teint son uniforme.

Toujours accroupie derrière le mur, Alejandra s'efforce de réinsérer les livres dans son cartable. Elle renonce à caser son cahier de textes, qu'elle coince sous le bras, et repart. Au croisement d'Amor de Dios et de Fray Luis de León, elle s'arrête de nouveau. L'homme qu'elle a vu auparavant, le garde civil qui avait l'air effrayé, gît face contre terre dans une flaque de sang. Maria Alejandra reste un long moment à le regarder. Puis elle lâche son cahier de textes et se sauve en courant.